

Les enregistrements des entretiens que j'ai eus dans les années 2003-2004 avec mon ami et éditeur Zoltán Hafner, qui voulait faire une "interview approfondie", remplissent une bonne douzaine de bandes magnétiques. Le texte transcrit et

Imre Kertész

DOSSIER K.

traduit du hongrois par Natalia Zaremba-Huzsvai
et Charles Zaremba

mis en forme m'est parvenu dans un hôtel de la petite ville suisse de Gstaad. Après avoir lu les premières pages, j'ai repoussé l'épais manuscrit et, d'un geste pour ainsi dire instinctif, j'ai ouvert mon portable...

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Après qu'Imre Kertész eut reçu, en 2002, le prix Nobel de littérature, quantité de rumeurs circulèrent au sujet de son existence. La plupart confondaient la vie du héros d'*Etre sans destin* avec celle de son auteur. Voilà pourquoi, dans *Dossier K.*, Imre Kertész révèle ce que son œuvre occulte. Lors d'un dialogue avec un ami (ou *alter ego*), l'enjeu devient palpable : la vérité autobiographique existe-t-elle ?

Néanmoins, pour le lecteur, la découverte est immense – l'humour et le détachement de l'auteur invitent à le rencontrer sous un autre jour, presque intimement.

Tout en suivant la chronologie d'une vie meurtrie puis ressuscitée, ce "roman platonicien" s'arrête sur des expériences essentielles, celles qui sont à l'origine de l'œuvre littéraire d'Imre Kertész.

IMRE KERTÉSZ

Imre Kertész est né en 1929 dans une famille juive de Budapest. Il est déporté à Auschwitz en 1944 et libéré du camp de Buchenwald en 1945. Depuis 1953, il se consacre à l'écriture et à la traduction. Ecrivain de l'ombre pendant plus de quarante ans, Imre Kertész a reçu le prix Nobel de littérature en 2002. Son œuvre est publiée en France par Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR

- KADDISH POUR L'ENFANT QUI NE NAÎTRA PAS*, Actes Sud, 1995 ;
Babel n° 609.
ÊTRE SANS DESTIN, Actes Sud, 1998 ; Babel n° 973.
UN AUTRE. CHRONIQUE D'UNE MÉTAMORPHOSE, Actes Sud, 1999 ;
Babel n° 861.
LE REFUS, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 763.
LE CHERCHEUR DE TRACES, Actes Sud, 2003.
LIQUIDATION, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 707.
LE DRAPEAU ANGLAIS suivi de *LE CHERCHEUR DE TRACES* et de
PROCÈS-VERBAL, Actes Sud, 2005 ; Babel n° 1098.
ÊTRE SANS DESTIN. LE LIVRE DU FILM, Actes Sud, 2005.
ROMAN POLICIER, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 918.
L'HOLOCAUSTE COMME CULTURE, Actes Sud, 2009.
JOURNAL DE GALÈRE, Actes Sud, 2010.
SAUVEGARDE, Actes Sud, 2012.

Edition préparée sous la direction
de Martina Wachendorff

Titre original :

K. dosszié

Editeur original :

Magvető, Budapest

© Imre Kertész/Rowohlt Verlag GmbH,
Reinbek/Hambourg, 2006

© ACTES SUD, 2008
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02308-9

IMRE KERTÉSZ

Dossier K.

traduit du hongrois
par Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba

ACTES SUD

Les enregistrements des entretiens que j'ai eus dans les années 2003-2004 avec mon ami et éditeur Zoltán Hafner, qui voulait faire une "interview approfondie", remplissent une bonne douzaine de bandes magnétiques. Le texte transcrit et mis en forme m'est parvenu dans un hôtel de la petite ville suisse de Gstaad. Après avoir lu les premières pages, j'ai repoussé l'épais manuscrit et, d'un geste pour ainsi dire instinctif, j'ai ouvert mon portable... C'est ainsi qu'est né ce livre, le seul que j'aie jamais écrit pour obéir à une incitation extérieure et non à une inspiration intérieure : une autobiographie en bonne et due forme. Mais si on accepte la proposition de Nietzsche qui ramène les sources du genre romanesque aux Dialogues de Platon, c'est un véritable roman que le lecteur a entre les mains.

I. K.

Voici ce que tu écris dans Le Refus : "A l'âge de quatorze ans et demi j'ai regardé en face pendant à peu près une demi-heure le canon d'une mitrailleuse chargée". Je suppose que cela devait se passer à la caserne de la gendarmerie. Pourquoi cet épisode ne figure-t-il pas dans Etre sans destin ?

Du point de vue du roman, c'est un élément anecdotique, qui, de ce fait, ne devait pas y figurer.

Mais du point de vue de ta vie, c'était quand même un élément déterminant.

Je dois donc tout raconter à présent, y compris les choses dont je n'ai jamais voulu parler ?

Dans ce cas, pourquoi les as-tu écrites ?

Peut-être justement, pour ne pas avoir à en parler.

Cela te pèse tant ?

Tu sais, c'est comme les interviews des vieux survivants dans la série de Spielberg. Je déteste les phrases du type : Ils nous ont poussés dans l'écurie... Ils nous ont fait sortir dans une cour...

Ils nous ont amenés à la briqueterie de Budakalász, etc.

Pourquoi ? N'est-ce pas ce qui s'est passé ?

Dans le roman, oui. Mais le roman est une fiction...

Laquelle, dans ton cas, est fondée sur la réalité, si je ne m'abuse. Comment t'es-tu retrouvé dans cette fameuse cour exigüe de la caserne de gendarmerie ?

Cela s'est passé exactement comme je l'ai écrit dans *Etre sans destin*. En plein milieu de la nuit – je dormais profondément, appuyé contre les genoux de la personne qui se trouvait derrière moi, celle de devant s'appuyant contre les miens –, j'ai été réveillé par des cris et les hurlements des sirènes. Une minute plus tard, je me tenais dans la cour, sous le ciel éclairé par la lune et strié par les escadrons des bombardiers qui se suivaient à brefs intervalles. Des gendarmes ivres étaient accroupis sur les murets, derrière des mitrailleuses pointées sur la foule entassée dans la cour – c'est-à-dire sur nous. Inutile que je te raconte tout cela, tu en trouveras une meilleure description dans mon roman *Le Refus*.

Oui, mais, là, on a l'impression que le garçon ne comprend rien à rien, qu'il ne sait même pas comment il est arrivé là.

Ce qui était vrai, en gros.

Et cela ne t'a jamais intéressé de savoir quel était,

comment dire, l'arrière-plan historique de cette scène ?

Bien sûr que si. Seulement, tu vois, ce n'était pas si simple, les circonstances...

Ce n'est donc pas une fiction, mais la réalité...

Je ne séparerai pas si nettement les deux. Mais passons. Le problème était que sous le régime de Kádár¹ il était très difficile de se procurer les documents. Surtout dans les années 1960, à l'époque où j'écrivais *Etre sans destin*. Ils cachaient tous les documents, à croire qu'ils se solidarisent avec le passé nazi : il fallait repêcher au fin fond des bibliothèques des matériaux souvent très incomplets. L'édition avait jeté un voile épais sur cette période de l'histoire. J'ai fini par découvrir que derrière mon arrestation il y avait le putsch de la gendarmerie, prévu pour fin juin 1944. En gros, ce putsch devait servir de prétexte à la déportation de la population juive vers l'Allemagne. Comme nous le savons, Horthy², qui devinait l'issue de la guerre et tenait compte de la déclaration des puissances alliées selon laquelle tous ceux qui avaient participé à l'extermination des juifs d'Europe devraient rendre compte de leurs actes, avait interdit la déportation des juifs de Budapest, le petit territoire où il avait encore son mot à dire. C'est ce que la gendarmerie voulait changer. Un matin, les gendarmes ont encerclé la

1. János Kádár (1912-1989), premier secrétaire du Parti socialiste ouvrier de Hongrie de 1956 à 1989. (*Sauf indication contraire, toutes les notes sont des traducteurs.*)

2. Miklós Horthy (1868-1957), régent de Hongrie de 1920 à 1944.

ville, prenant sous leur contrôle ses frontières administratives. Nous savons, n'est-ce pas, que Budapest n'était pas du ressort de la gendarmerie ; cette dernière exerçait son autorité en province, tandis que dans la capitale c'était la "police bleue". La gendarmerie avait donc réussi, on ne sait comment, à mettre la police à contribution et, ce jour-là, toutes les personnes portant l'étoile jaune qui franchissaient les limites de la capitale, qu'elles aient une autorisation particulière ou non, étaient arrêtées. C'est ainsi que je me suis retrouvé en captivité avec dix-huit camarades – tous des enfants de quatorze, quinze ans – avec lesquels je travaillais à la raffinerie Shell, située à Csepel, hors des limites de la ville.

Je crois savoir que le putsch des gendarmes a fait long feu.

Effectivement. Le général Gábor Faraghó, chargé de la gendarmerie auprès de "Son Altesse le Régent", avait eu vent des préparatifs du putsch et avait mobilisé des unités de l'armée, ce qui a suffi à convaincre les gendarmes de laisser tomber.

Mais, toi, tu étais déjà en captivité... Est-ce que cela aussi s'est passé comme tu le décris dans Etre sans destin ?

Oui.

C'est donc bien la réalité que tu décris. Pourquoi dès lors tiens-tu tant au terme de fiction ?

C'est une question fondamentale. Des dizaines

d'années après les faits, quand j'ai décidé d'écrire un roman, j'ai dû formuler, en quelque sorte pour mon propre usage, la différence entre les genres du roman, de l'autobiographie et des "Mémoires". Afin de ne pas ajouter encore un livre à cette littérature qui commençait à remplir des bibliothèques entières dans les années 1960, cette littérature, comment dire...

La littérature de l'Holocauste. C'est ce que tu veux dire ?

Oui, aujourd'hui on l'appelle ainsi. Dans les années 1960, on ne connaissait pas ce mot. On a commencé à l'utiliser plus tard, d'ailleurs improprement. Du coup, ça me revient, on disait "littérature concentrationnaire".

C'est un terme plus exact ?

Laissons cela maintenant.

D'accord, mais on y reviendra plus tard. Moi aussi, j'aimerais bien d'abord connaître la différence entre la fiction et l'autobiographie, puisque tant les critiques que les lecteurs considèrent Etre sans destin comme un "roman autobiographique".

A tort, parce qu'un tel genre n'existe pas. Un texte est ou une autobiographie, ou un roman. Si c'est une autobiographie : on se rappelle son passé, on tâche de coller le plus possible à ses souvenirs, il importe surtout de donner une description conforme à la réalité, de ne rien ajouter aux faits, comme on dit. Une bonne autobiographie, c'est comme un document, un

tableau d'époque auquel on peut se fier. Tandis que dans un roman ce ne sont pas les faits qui comptent, mais uniquement ce qu'on y ajoute.

Pourtant, je crois savoir, et dans tes entretiens tu l'as confirmé plusieurs fois, que ton roman est entièrement véridique et que chaque élément de l'histoire repose sur des documents.

Ce n'est pas en contradiction avec la fiction. Bien au contraire. Dans mon livre *Le Refus*, j'écris tout ce que j'ai fait pour me remémorer le passé, pour faire revivre en moi l'atmosphère des camps...

Tu reniflais le bracelet en cuir de ta montre...

Oui, parce que l'odeur du cuir fraîchement tanné avait quelque chose qui me rappelait l'odeur qui régnait dans les baraquements d'Auschwitz. Les bribes de réalité de ce genre sont très importantes, même dans le cas de la fiction, naturellement. Mais il y a une différence essentielle : l'autobiographie se souvient tandis que la fiction crée un monde.

Je pense que, se souvenir, c'est aussi recréer une part de monde.

Sans pour autant la dépasser. Or c'est ce qui arrive dans le cas de la fiction. Le monde de la fiction est un univers souverain qui naît dans le cerveau de l'auteur et obéit aux lois de l'art, de la littérature. C'est là une différence importante qui se reflète dans la forme, dans la langue et dans l'action de l'œuvre. Chaque détail de la fiction est une invention de l'auteur, chaque

élément...

Tu ne veux tout de même pas dire que tu as inventé Auschwitz ?

Et pourtant, en un certain sens, c'est exactement cela. Dans le roman, il m'appartenait d'inventer et de créer Auschwitz. Je ne pouvais pas m'appuyer sur des faits historiques, extérieurs au roman. Tout devait naître de manière hermétique, par la magie de la langue, de la composition. Essaie de considérer le livre de ce point de vue : dès les premières phrases, tu sens que tu entres dans un monde bizarre, souverain, où tout, plus précisément, n'importe quoi peut arriver. En avançant dans l'histoire, un sentiment de perte envahit le lecteur, il sent progressivement la terre se dérober sous ses pieds...

Oui, György Spiró¹ l'a très bien décrit dans son article mémorable "Non habent fata"... C'était d'ailleurs la première analyse sérieuse d'Être sans destin. Mais nous nous égarons dans les digressions : nous sommes très loin de cette fameuse cour de caserne. Nous en étions donc aux gendarmes...

Ils prétendaient nous avoir vus faire des signes à l'aviation anglaise avec une bougie.

Tu plaisantes...

Pas du tout, ils l'ont vraiment dit. Sur le coup, moi aussi, j'avais pris ça pour une blague. Mais en même temps je voyais qu'ils ne plaisantaient

1. György Spiró, romancier et essayiste hongrois né en 1946, l'un des premiers à avoir compris l'importance de l'œuvre d'Imre Kertész.

pas. Si un seul obus était tombé dans les environs, ils nous auraient tous “massacrés”, comme ils disaient, et on voyait qu’ils n’attendaient que ça. Ils étaient d’humeur assassine, la plupart d’entre eux étaient ivres morts : on aurait dit des hyènes qui sentent l’odeur du sang. En soi, c’est là une excellente image, mais elle ne convenait pas à *Etre sans destin*. Et cela me fendait le cœur. Tu vois, les lois de la fiction sont impitoyables. Plus tard j’ai intégré cette scène dans *Le Refus*.

Comment peux-tu être si...

Cynique ?

Je n’osais pas le dire...

Tu ne m’aurais pas froissé. Je considère que ma vie est la matière première de mes romans – et cela me libère de tout complexe.

Alors je te le demande : que ressentais-tu cette nuit-là, alors que tu ne disposais pas encore de cette distance... plutôt ironique que cynique, dirais-je, donc de cette ironie, car, en fin de compte, tu regardais la mort en face ? Tu n’avais pas peur ?

J’avais sans doute peur. Je ne m’en souviens plus. Mais je ressentais quelque chose de beaucoup plus important, une sorte de prise de conscience que je n’ai réussi à formuler que bien des années plus tard dans *Le Refus*. J’ai compris “... le simple mystère de ce qui m’était donné dans l’univers : n’importe où, n’importe quand, je peux être tué”.

C’est accablant...

Oui et non. Tu sais, il n'est pas facile d'enlever sa joie de vivre à un enfant de quatorze ans, surtout s'il est entouré de camarades de son âge avec lesquels il peut partager son destin. Il a en lui une espèce... une espèce de naïveté innocente qui le protège du sentiment de détresse et de désespoir absolu. En ce sens, il est plus facile de briser un adulte.

Cette observation découle-t-elle de ta propre expérience, ou bien l'as-tu entendue ou lue plus tard ?

Les deux. Soyons sincères : dans la masse de publications qui abordent cette question, il n'y a que très peu de livres offrant une description fidèle de l'expérience incomparable des camps d'extermination nazis. Parmi ces rares auteurs, c'est peut-être Jean Améry qui nous en apprend le plus dans ses essais. Il a un mot exceptionnellement précis pour cela : *Weltvertrauen*, que je traduirais par : la confiance accordée au monde. Il décrit à quel point il est difficile de vivre sans cette confiance. Une fois qu'on l'a perdue, on est condamné à vivre éternellement seul parmi les hommes. On ne voit plus jamais en autrui son prochain, mais son ennemi. (Respectivement *Mitmenschen* et *Gegenmenschen*, dans l'original.) Lui-même a perdu cette confiance sous les coups de la Gestapo qui l'a torturé dans une forteresse aménagée en prison, en Belgique. Bien qu'il ait survécu au camp de concentration d'Auschwitz, il a lui-même exécuté la sentence plusieurs décennies après : il s'est suicidé.

Remarquons que ses essais magnifiques – effroya-

blement magnifiques – n’ont été publiés en hongrois que très récemment, dans un petit tirage par les éditions Múlt és Jövő. Et encore, ce n’est qu’un modeste choix des travaux d’Améry. Mais revenons-en à ta “confiance dans le monde”.

Eh oui, et je crois que même dans l’état de délabrement total où j’étais, cette confiance... n’était sans doute pas radieuse, mais elle était certainement visible. Je m’imaginai tout simplement que le devoir du monde des adultes était de me tirer de là, de me ramener sain et sauf à la maison. Tout cela paraît assez ridicule aujourd’hui, mais c’est vraiment ce que je ressentais. Et je crois dur comme fer que j’ai été sauvé par cette confiance infantile.

Tandis que d’innombrables autres enfants...

... sont morts. Oui. Il n’est pas facile d’être une exception.

Y a-t-il eu des survivants parmi les dix-sept garçons qu’on avait fait descendre de l’autobus en même temps que toi pour vous emmener à Auschwitz ?

Non, ils sont tous morts.

Tu l’as vérifié ?

Ma mère a fait passer une annonce après la guerre. Personne ne s’est manifesté. Comme elle l’avait déjà fait durant l’été 1944, après ma disparition, pour que les parents des enfants disparus au poste de douane de Csepel se manifestent.

Une annonce pareille a pu paraître en Hongrie

sous l'occupation allemande ?

Visiblement, oui, puisqu'elle est parue. Mais ma mère a fait des choses encore plus audacieuses. Sur un coup de tête, elle était allée au ministère de la Guerre – c'est comme ça qu'on disait, je crois – sans se changer, avec son étoile jaune sur la poitrine.

Ce devait être une femme courageuse.

Elle l'était sans aucun doute, mais, surtout, elle n'avait pas la moindre idée de ce qui se passait autour d'elle. Sa "confiance dans le monde" est restée inébranlable jusqu'au bout. Elle était belle, ma mère, elle s'habillait avec élégance, rien ne l'arrêtait. Quand elle montait avec son étoile jaune sur la "la plateforme arrière du tramway" comme le voulait le règlement, les hommes à l'intérieur du wagon se levaient d'un bond pour lui céder leur place. Elle était fière de ressembler à une actrice célèbre de l'époque, Anna Tőkés. Il lui est arrivé qu'on lui demande un autographe dans la rue. Elle refusait tout simplement d'admettre les faits, de mesurer l'étendue du danger. Je n'arrive pas à m'imaginer comment elle s'est retrouvée dans le bureau d'un officier de haut rang, un capitaine ou un commandant, qui lui a dit : "Chère madame, ayez au moins l'obligeance d'enlever votre étoile jaune..." Toujours est-il que ma mère a exigé qu'on lui rende son fils, ou au moins qu'on lui dise où il était, ce qui s'était passé. Le commandant est allé se renseigner et lui a appris que son fils avait été déporté en Transylvanie avec ses camarades, pour y effectuer "des travaux d'exploitation forestière", et même si cela ne la rassurait guère, sur le coup,

elle y a cru, au moins provisoirement, parce qu'elle voulait y croire. A cette époque, les gens s'accrochaient désespérément à leurs rêves d'un ordre du monde rationnel.

C'est incroyable. Mais ça me rappelle une question à laquelle je cherche une réponse depuis que j'ai découvert tes livres. Les juifs hongrois étaient-ils à ce point ignorants ? Ne se rendaient-ils pas compte du sort qui les attendait ?

Je peux te parler uniquement de ce que j'ai observé à Budapest, dans le cercle restreint de ma famille et de mes connaissances. Là, personne ne soupçonnait rien, je n'avais jamais entendu le nom d'Auschwitz. Chaque famille juive écoutait en cachette la BBC – jusqu'au jour où les juifs ont dû "restituer" leur poste – et lorsqu'ils entendaient quelque chose qui dérangeait leur optimisme ils le balayaient d'un geste de la main en disant "c'est de la propagande anglaise".

Pour quelle raison ?

Il y avait beaucoup de raisons à cela, aussi bien historiques que psychologiques. En effet, après l'anéantissement de l'armée du Don¹, où de nombreux juifs étaient morts – ils étaient employés au ramassage des mines sur le champ de bataille –, la pression militaire s'était un peu relâchée. L'assouplissement momentané de 1943 a aveuglé la population juive qui a pu croire qu'elle bénéficiait d'une situation privilégiée. La nouvelle de la politique de "balancier" du Premier ministre Miklós Kállay passait de bouche à oreille,

1. Régiments hongrois de la bataille de Stalingrad.

les gens se disaient qu'il "s'arrangerait avec les Alliés dans le dos des Allemands". Mais le 19 mars 1944 les Allemands ont envahi la Hongrie, puis ils ont agrandi les fours crématoires de Birkenau et posé de nouveaux rails en prévision des convois de Hongrie. Un officier de haut rang du nom d'Eichmann est venu à Budapest. Le Conseil juif l'a accueilli en lui offrant une somme considérable. En même temps, le Conseil prenait connaissance du "rapport Vrba". Rudolf Vrba était un prisonnier slovaque qui avait réussi à s'évader du camp de concentration d'Auschwitz, après de longs et minutieux préparatifs. Il avait rédigé un rapport dans lequel il décrivait très précisément ce qui se passait dans cette usine de la mort. Il insistait sur les travaux effectués en vue de la réception des convois de juifs hongrois, qui même à cette étape laissaient présager du sort funeste qui leur était réservé. Le Conseil juif de Hongrie a étudié ce rapport et décidé de ne pas le divulguer aux quelques centaines de milliers de personnes qui constituaient la population juive et que la gendarmerie avait déjà commencé à rassembler dans des ghettos délimités à la hâte.

Comment peut-on expliquer la décision du Conseil juif ?

Selon moi, elle est inexplicable. Je peux éventuellement te donner une réponse très paradoxale : ils voulaient éviter de semer la panique dans la population juive.

C'est un paradoxe bien amer... Le plus triste est qu'il est juste. Et donc, toi non plus, tu ne savais pas où le train t'emmenait.

Personne ne le savait. Il y avait soixante personnes dans le wagon à bestiaux, et personne n'avait jamais entendu parler d'Auschwitz.

La scène d'Être sans destin où Köves aperçoit une station abandonnée à travers une fente grillagée et lit le mot Auschwitz dans la lueur du matin : fiction ou réalité ?

C'était vraiment la réalité, et elle a remarquablement servi la structure de la fiction.

Avec tout cela, tu n'as pas craint de donner dans l'anecdotique ?

Non, parce qu'on ne pouvait pas trouver mieux. De plus, je n'oserais jamais inventer une chose pareille.

Eh bien, tu vois...

Quoi donc ?

Que, finalement, tu es lié à la réalité, que tu décris la réalité. La réalité vécue. Prenons par exemple le terrain de football. Tu écris dans ton Journal de galère que tu te souvenais nettement du terrain de football d'Auschwitz...

De Birkenau...

Bon, de Birkenau. Mais tu n'avais pas osé le mentionner dans ton roman jusqu'à ce que tu tombes dessus chez Borowski.

Dans le récit intitulé *Au gaz, messieurs, dames*. On peut compter sur les dix doigts de la main les

auteurs qui, comme Tadeusz Borowski, ont découvert dans les camps de la mort quelque chose de fondamentalement nouveau sur l'existence humaine, et qui ont su le dire. Il a écrit cinq ou six longues nouvelles dans un style cristallin, une forme magnifiquement classique, elles me rappellent presque celles de Prosper Mérimée. Puis, lui aussi, il s'est suicidé. – Mais maintenant dis-moi pourquoi tu triomphe chaque fois que tu me surprends à décrire un détail vrai, concret, ou, comme tu dis, la réalité.

Parce que, avec ta théorie de la fiction, tu masques la vérité. Tu t'exclues de ta propre histoire.

En aucun cas. Seulement, ma place n'est pas dans l'histoire, mais derrière mon bureau (même si à l'époque je ne possédais rien de tel). Permetts-moi de citer quelques exemples célèbres qui témoignent en ma faveur. Est-ce que *Guerre et Paix* serait un excellent roman même si Napoléon et la campagne de Russie n'avaient pas existé ?

Je dois y réfléchir... Je crois que oui.

Mais le fait que Napoléon ait existé pour de vrai, que la campagne de Russie soit une réalité, et que tout cela soit décrit avec une précision minutieuse, en tenant compte des faits historiques, tout cela rend le livre encore meilleur, n'est-ce pas ?

C'est vrai.

Lorsque Fabrice del Dongo, le jeune héros de *La Chartreuse de Parme* de Stendhal, erre, indécis